



Pour citer cet article :

Deligny (Fernand), «A la recherche d'un nouveau type d'éducateur», *Le Service social*, n°3, mai-juin 1946, p. 60-65.



BROCHURE F.H
SERVICE

BIBLIOTHÈQUE
CENTRE de FORMATION
et d'ÉTUDES de
l'ÉDUCATION SURVEILLÉE
VAUCRESSON

LE

SERVICE SOCIAL

REVUE BIMESTRIELLE

BIBLIOTHÈQUE
CENTRE de FORMATION
et de RECHERCHE de
l'ÉDUCATION SURVEILLÉE
VAUCRESSON

Sommaire

- Paul Lutz** : La rééducation des jeunes délinquants en France. | f
- Fernand Deligny** : A la recherche d'un nouveau type d'édu- | f
cateur.
- René Dellaert** : Les travaux de la section médico-psychologique | f
des S.E.P.E.G.
- X... : Communiqué.
- J. Lévy-Morelle** : Quelques réflexions à propos du Troisième | f
Congrès national du Service social.
- X... : Le Service de l'Éducation dans notre Armée. #
- J. Ramakers** : La formation de la jeunesse par l'enseignement | f
secondaire (suite et fin).

24^e ANNÉE MAI-JUIN 1946

3

PRIX 15 FR. -- ETRANGER : 20 FR.

37095

A la recherche d'un nouveau type d'éducateur

Notes prises par M^{lle} Françoise Vincendon au cours d'une conférence suivie de discussion, donnée à Paris, en 1946, par M. FERNAND DELIGNY, pédagogue bien connu en France pour son action en faveur de l'enfance délinquante.

Les méthodes actives doivent être vécues
Les hommes destinés aux méthodes actives auront donc certaines caractéristiques.

Pour moi, le moniteur type a 30 ans; c'est un ouvrier qui a passé sa jeunesse dans les quartiers à taudis, a milité activement dans une organisation syndicale ou amie de la jeunesse, a lutté, connaît et pratique la natation, le foot-ball, ou tout autre sport.

Il a un casier judiciaire ou non. Je ne suis pas exigeant pour les diplômés !

Pourquoi cette conception ?

Pour moi l'éducateur doit être un ouvrier — un artiste, un révolutionnaire.

Un ouvrier ? — Il sera originaire des quartiers d'où proviennent la plupart des enfants délinquants, quartiers surpeuplés, à taudis. Il y aura passé sa jeunesse, en connaîtra les mœurs, l'argot, sera de la même *tribu* que les enfants.

Il aura passé cinq ou dix ans en usine — textile ou métallurgique — aura donc l'habitude du travail quotidien. Beaucoup d'intellectuels, qui viennent à nous avec enthousiasme, au bout de quelques semaines ne se préoccupent plus que de psychologie et oublient le travail quotidien, le travail monotone, matériel, sans lequel un centre ne peut marcher.

Cet éducateur saura travailler, à la différence de l'étudiant.

Un artiste ? — L'artiste qui dort en presque tous les hommes et qu'il s'agit de retrouver, de faire revivre. Faire revivre à cet adulte le temps de son enfance; le moniteur et l'enfant doivent découvrir et créer *ensemble* : c'est là la méthode active. L'adulte va de pair avec l'enfant à la découverte du dessin, du chant, de l'art dramatique. L'adulte n'enseigne plus;

il est attentif, discret, respectueux devant l'enfant.

Mes moniteurs se sont révélés à eux-mêmes par le contact avec l'enfant; ils aiment leur métier, peuvent s'y mobiliser entièrement. Ils travaillent parfois trente heures sans repos, sans sommeil, si les gosses l'exigent. Ils se sont donnés à leur métier comme un artiste se donne au sien.

Un révolutionnaire ? — Il est impossible à un adulte sensible de vivre avec des anormaux, délinquants, irréguliers; d'avoir vécu avec ces « fleurs de taudis » sans avoir envie de secouer la société. Le métier d'éducateur absorbe cette révolte, cette rage, la canalise, la rend utile. On vit avec les blessés de la société, en les soignant. L'enfant réputé difficile ne l'est plus si les conditions de vie qui lui sont proposées sont humaines

Mes éducateurs se battent tous les jours contre la bêtise, la lâcheté humaine. Deux fois par semaine, nous faisons le point, et nous tâchons d'éviter les plus gros rochers : bêtise humaine, projets imaginaires, l'ennui qui saisit toute collectivité, la rumeur publique qui a failli tant de fois nous couler. Les « moniteurs à casier judiciaire », même récidivistes, ont souvent abandonné une grosse partie de leur traitement lorsque les petites finances du Centre étaient en déficit. Les incidents que des officiels ou des bourgeois de Lille ont essayé de créer n'ont servi qu'à rejeter mes éducateurs du même côté de la barricade que les gosses, si barricade il y a. Et les gosses le sentent si bien que récemment quatre d'entre eux qui avaient été enfermés dans une maison de rééducation se sont évadés de la dite maison et sont revenus au Centre en ramenant des camarades de là-bas ! Ce genre d'incident

s'est renouvelé. Sur mes 50 garçons, j'en ai quinze en situation irrégulière et dont la présence pose des problèmes administratifs si sérieux que le Centre va fermer. Motif : les moniteurs sont des crapules qui s'entendent trop bien avec des petites crapules. Les représentants officiels de l'ordre, de la morale et de la justice vont y mettre bon ordre. Le Centre sera donc fermé. Notre pays a connu récemment « le maquis ». Mes conceptions et les méthodes qui règnent dans le domaine de la rééducation méritent leur « maquis ». Comme l'autre, il finira bien par être victorieux.

DISCUSSION.

D^r SIMOIR (1). — Votre exposé a été bref. Pouvez-vous nous donner quelques précisions ? Pourquoi choisissez-vous ainsi vos éducateurs ? Quelles sont vos raisons ?

M. DELIGNY. — Au début, j'ai eu un mélange, des bacheliers, des diplômés. Ils sont arrivés passionnés, puis, au bout d'un moment, se sont laissés aller à des crises de dépression, de cafard, de dégoût qui les ont conduits l'un à la Légion, l'autre à diverses excentricités, etc. Ils étaient passionnés, oui, mais intellectuellement, ne « tenait » pas. Ils avaient de l'ambition aussi. Pour eux, chaque gosse venait prouver une théorie. Ceux qui arrivent avec une ignorance totale découvrent et vivent sans savoir qu'il existe des « méthodes actives ». Je maintiens que les méthodes actives ne s'appliquent pas, mais qu'elles se *vivent*, et que, lorsque l'adulte a aussi à découvrir, tout va mieux.

D^r SIMOIR. — Mais est-ce que cette déficience tenait chez vos éducateurs au fait même d'être diplômés ? Pour éviter les échecs, il faut s'informer. Donc le côté humain n'est pas suffisant ; il faut des qualités de caractère.

M. DELIGNY. — La formation est excellente, oui, mais à condition qu'elle ne soit pas préalable. Dans le Centre, l'éducateur-chef, le directeur ont une formation théorique.

D^r SIMOIR. — Mais l'éducateur ne pourrait-il devancer les enfants au lieu de les suivre ?

M. DELIGNY. — Non. Si les éducateurs sont « formés », ils savent, ils veulent « apprendre » aux enfants.

D^r SIMOIR. — Alors, dans deux ans, vos éducateurs ne vaudront plus rien.

M. DELIGNY. — Mais je ne tiens pas à les garder plus de cinq ans. Ceux qui remplissent leur rôle comme je l'entends ne peuvent tenir plus de cinq ans, c'est trop fatigant. Ensuite, ceux qui en auront les capacités deviendront éducateurs-chefs, les autres retourneront en usine comme chefs d'apprentis ; ils seront qualifiés pour cela.

D^r SIMOIR. — Que demandez-vous comme observations à vos éducateurs ?

M. DELIGNY. — Une simple « photo » des enfants, prise tout au long de leurs journées et de leurs nuits ; un relevé de leur comportement, relevé « objectif » : à telle heure, X. a craché par terre... ; à telle heure, il a dit « ta gueule » à un éducateur... ; à telle heure, il a refusé de travailler pendant x temps..., etc. Sur un cahier d'observations personnel à chaque enfant, toutes ces données sont recueillies et, à la fin du séjour, le psychiatre et moi rédigeons la conclusion à en tirer.

D^r SIMOIR. — Quel est votre emploi du temps ?

M. DELIGNY. — 1) L'*accueil* des gosses comporte une série de tests psychologiques. 2) Puis ils vivent en équipes, suivant la formule classique. Par jour : le matin ils pratiquent toute une série d'activités *obligatoires* : jardinage, réjure, éducation physique, atelier. L'après-midi, ils *choisissent* librement parmi ces activités celles qu'ils veulent réaliser.

Ils sont payés au rendement à l'atelier. Le chiffre est inscrit quotidiennement sur un graphique de paye tenant compte non seulement du chiffre gagné, mais du type d'activité où l'enfant l'a gagné ; on a donc un graphique de stabilité. Lorsqu'on voit sur le graphique qu'un enfant fléchit, le moniteur-chef intervient ; mais cet acte figure sur le graphique et on remarque s'il y a eu ou non amélioration ensuite.

D^r SIMOIR. — Alors, si vous cherchez à transformer, vous faites de la rééducation, non de l'observation.

M. DELIGNY. — Je fais de l'observation ; ces interventions me servent à mieux observer le comportement.

D^r SIMOIR. — Comment s'exerce l'action de l'« éducateur » ?

M. DELIGNY. — L'éducateur n'existe pas ; c'est l'*activité* qui existe.

Plusieurs moniteurs peuvent être responsables d'une activité. Je n'ai pas d'éducateur

(1) M. Simoir est Directeur Général des Centres d'observation de la région parisienne.

responsable d'une équipe. Ce système produit ou risque de déclencher, chez certains gosses, des réactions : hostilité, — ou attachement exclusif à *une* personne. En allant de l'un à l'autre, l'enfant oublie ses réactions personnelles vis-à-vis de l'un ou de l'autre. J'ai expérimenté combien le rapport éducateur — enfant est capital, et mon système supprime énormément de réactions d'hostilité ou d'ébranlements malsains d'affectivité.

D^r SIMOIR. — Mais il n'y a pas d'atmosphère, alors, dans votre Centre !

M. DELIGNY — Venez-y voir ! Non, l'enfant ne doit pas, chez nous, se laisser aller, s'accrocher à un adulte. Il ne doit pas s'habituer à vous, à moi, à un être, mais à un mode de vie. Car, dans la vie, il n'aura pas affaire à un éducateur, mais à un patron imbécile ou à un contremaître hargneux. Ne lui arrondissons pas trop les angles, n'exploitons pas son affectivité.

D^r SIMOIR. — Quelle est votre organisation au point de vue pratique ?

M. DELIGNY. — Quinze moniteurs pour 50 à 80 enfants.

D^r SIMOIR. — Mais, avec la division en équipes et deux éducateurs ou un éducateur assisté de deux adjoints par équipe ? Je ne veux pas que l'enfant puisse s'accrocher à l'un plutôt qu'à l'autre, mais sur les trois, il peut y avoir une certaine prévalence de sympathie aidant au déblocage. J'en suis partisan à condition qu'elle n'arrive pas jusqu'à la « fixation psychanalytique ».

M. DELIGNY — L'adulte doit être le plus effacé possible. Quand il est « chef d'équipe », c'est bien difficile.

D^r SIMOIR. — Depuis un an il est passé 600 enfants différents chez vous. Aucun incident n'est-il survenu ?

M. DELIGNY — Mon système marche très bien autour de quinze ans, voire 16 à 18. Pour les plus petits, une assistante sociale est là. Mon système d'observation d'atelier ne convient pas pour les gosses de 12 ans.

D^r SIMOIR. — Votre recrutement de moniteurs ?

M. DELIGNY — Ils se recrutent eux-mêmes. J'en ai trouvé un ou deux. Puis, par relations personnelles, ils se multiplient, amènent X ou Y qui veulent prendre part à la bagarre. Pour en avoir 15, il m'en est passé 50 entre les mains. Je suis aidé par ce fait qu'ils se recrutent eux-mêmes. Ainsi ceux qui viennent se ressemblent.

M. JOUBREL. — A Ker-Goat, certains éducateurs sont des étudiants ayant abandonné leurs études et les « regrettant », comme toi ! On ne peut tout de même pas les repousser parce qu'ils sont coupables d'avoir été dix ans au lycée ou en faculté. Tu exagères !

D^r SIMOIR. — Vous tombez dans l'excès contraire de ceux qui veulent des diplômes à tout prix.

M. DELIGNY — D'accord, théoriquement, mon idée ne tient pas debout. Mais je vous parle d'une expérience vécue, d'un essai loyal, pratiqué, à la suite duquel j'ai envisagé ce nouveau type d'éducateurs, et dont je suis satisfait. Les étudiants qui se font éducateurs voient, quelque temps après, leurs camarades avocats, docteurs, etc. Ils ont conscience d'une déficience ; alors que, pour ceux que je recrute, c'est atteindre un plafond, grimper d'un échelon.

D^r SIMOIR. — Ce n'est pas une question de « métier », mais de vocation. Si on aime ce genre de travail, tout est là.

M. DELIGNY — Ce sont les choses quotidiennes, embêtantes, matérielles qui font qu'un Centre marche ou ne marche pas. Chez nous, ces besognes fastidieuses sont bien faites, parce que ces gens ont été habitués à les faire depuis toujours.

UN ÉTUDIANT RAPÉ ET MAIGRE. — Des étudiants à la vie matérielle difficile, il n'en manque pas. Et pourquoi n'auraient-ils pas les mêmes qualités que vos ouvriers ? Leur double vie, travail intellectuel et souvent travail manuel, n'en est pas une cause suffisante.

M. DELIGNY. — Oui, en théorie, mais, en pratique, j'ai expérimenté le contraire. Ne généralisez pas trop, si vous voulez. Je vous ai dit qu'en théorie, mon système ne tient pas debout.

UNE GROSSE DAME. — Deligny a raison. Les facultés intellectuelles sont une gêne pour les besognes simples, instinctives. Je forme des monitrices étudiantes, j'ai essayé de former ma propre fille, médecin, d'autres intellectuelles : elles ne rendent pas bien. Mes meilleures monitrices sont deux ex-fermières. Le terrain est neuf, frais, et un être qui a fait beaucoup de chemin intellectuel a la tête trop occupée pour se laisser aller et refaire son éducation motrice.

X... — Oui, mais c'est un cas particulier.

M. DELIGNY — Pas tellement particulier. Oui, je crains les préoccupations intellectuelles de la part des éducateurs. Elles les mènent

souvent, je l'ai vu, à des discussions déprimantes lamentables. Ils feraient mieux de ranger les espadrilles après la leçon d'éducation physique.

L'ÉTUDIANT. — Mais enfin, l'éducateur, on peut le trouver dans tous les milieux. Dès que la vie a bousculé quelqu'un, il peut agir.

M. DELIGNY. — Hum !

X... — Et la question des reproches ?

M. DELIGNY — Je ne crois pas aux reproches verbaux. Surtout que l'enfant, lorsqu'il arrive au Centre, ne nous retrouve pas pareils à ceux qui l'ont critiqué, jugé, honni ! Qu'il ne nous considère pas comme les autres « vendus » de la société. Alors, abstenons-nous de discours et de réprimandes moraux.

UNE AUTRE GROSSE DAME. — Vous êtes un passionné (Deligny se tord), trop passionné pour un éducateur. Vous avez conclu votre exposé en parlant de défendre les gosses contre la société, de vous révolter contre l'autorité officielle, les règlements, etc. Mais comment faites-vous la liaison entre l'esprit révolutionnaire, excitateur, et votre rôle d'éducateur ?

M. DELIGNY — A la sortie d'un gosse, je lui dis : « Tu es un salopard, etc., mais j'espère que si on te donne un métier qui gagne, tu ne voleras plus. Donc si on te lâche maintenant, comme tu ne peux exercer qu'un métier de manœuvre et comme tu recommenceras, je te propose, d'accord avec toi, de t'envoyer dans un Centre pour apprendre un vrai métier. » — Voilà mon rôle d'éducateur. — Souvent le gosse revient au bout d'un mois me disant : « J'étais dans un Centre de F P. pour y apprendre la mécanique ; pendant un mois j'ai épluché des pommes de terre ; il n'y avait pas de matériel, nous n'avions rien à faire. Je me suis sauvé et je vous amène quelques copains de là-bas qui en ont marre. Gardez-les ! » — Ainsi mon effectif s'accroît ! Je sais que, dans beaucoup de Centres de F P (Formation Professionnelle), les enfants sont battus, maltraités, privés de nourriture. Croyez-moi, je le sais, je pourrais citer des noms.

X... — Les questions religieuses, au Centre ?

M. DELIGNY. — Un aumônier vient au Centre dire la messe trois fois par semaine et un de mes amis, pasteur, s'occupe de ceux qui le désirent.

X... — Et les sanctions ?

M. DELIGNY — Aucune sanction, ni récompense, ni punition. Le paiement n'est pas une récompense ; l'objet fini est payé, tout simplement. — Les permissions sont données quand

les familles les demandent et jamais supprimées pour des raisons disciplinaires. Le contact avec la famille est nécessaire pour que nous puissions voir les différences de comportement avant et après les contacts familiaux et juger si la famille est un élément nocif, passif, actif. Les juges tolèrent ces permissions parce qu'elles sont très intéressantes comme moyens d'observation.

Un exemple : L'enfant gagne de l'argent. Donc il peut prendre son train et partir en permission. Mais, comme à l'intérieur du Centre, il y a une cantine et que tous les achats : caramels, cigarettes, etc., sont notés, nous voyons si les sentiments affectifs sont plus forts que l'envie de fumer.

X... — Avez-vous eu des fugues ?

M. DELIGNY. — Des fugues « réelles » — c'est-à-dire des gosses partis et jamais revenus — 14 sur 600 gosses dont 8 Belges, fraudeurs de profession, et qui ont dû repasser la frontière comme ils étaient venus. Ces 14 fugues ont eu lieu dans la même période de 3 à 4 mois, et les officiels m'ont tapé sur les doigts. Elles étaient liées à la présence d'un éducateur ex-étudiant et diplômé (*vires...*) qui exerçait une influence déplorable. Elles ont disparu avec son départ. Souvent les gosses partent. Mais ils reviennent. Pendant un moment, avec les engagements faciles à la Légion, ils partaient jusqu'à Marseille ; et, lorsqu'ils en avaient tâté, revenaient. Heureusement qu'ils se faisaient inscrire sous un faux nom, car j'aurais été complice de déserteurs ! Ces fugues se produisent d'ailleurs toujours par chapelets. Il faut conserver les gosses « vivants ». Tant pis s'ils s'évadent. Evidemment, au bout de trois ans de maison de rééducation, débilisés, amorphes, ils n'y pensent plus.

X... — Quelles sont les raisons qui ont amené ici vos gosses ?

M. DELIGNY — Fugues, délits divers, vols, (vols dans des cantonnements américains). Des vols en bandes avec des adultes, vélos, motos, divers...

X... — Mais la nuit, quand vous savez qu'ils partent, quand l'éducateur de service voit les lits vides, vous n'intervenez pas ?

M. DELIGNY. — Non. L'éducateur note simplement sur le cahier : « A telle heure X est parti. » — « A telle heure il est rentré. » J'interdis qu'on fasse aucune observation au gosse.

X... — Mais comment partent-ils ? Par où ?

M. DELIGNY. — A moins d'être romantiques, ils n'ont qu'à passer par les portes. Elles sont toujours ouvertes. D'ailleurs le Centre est dans une villa aux portes et aux serrures fragiles, construites pour être maniées par de vieux serviteurs respectueux ! On pourrait toujours les forcer ! Donc l'éducateur de service de nuit note à son passage les heures de départ, de rentrée, l'état dans lequel rentre le gosse...

X... — Quelle est votre discipline intérieure ? Avez-vous des rassemblements ?

M. DELIGNY. — Je n'ai aucune discipline artificielle. Les rassemblements pour se rendre aux repas se font tout seuls. Si le moniteur a un peu de tonus, c'est très simple, car les enfants aiment un beau rassemblement.

X... — Mais vous n'avez jamais, jamais de sanctions ?

M. DELIGNY. — Jamais. L'expérience m'a prouvé qu'elles ne font que motiver des réactions. Quelquefois les nouveaux, en arrivant, cassent volontairement des objets, démolissent quelque chose. Personne d'entre nous ne les regarde. Les autres gosses rient. « Puisque ça ne choque personne, pourquoi le faire ? » Ils cessent au bout de deux jours.

X... — Mais comment s'adaptent vos nouveaux ?

M. DELIGNY. — Ils comprennent très vite ; surtout ceux qui viennent de la maison. Pour ceux qui viennent d'un Centre de rééducation c'est plus difficile. On essaye de trouver un intérêt supérieur, de les canaliser. J'ai eu une fournée d'engagés dans les SS ou la L.U.F. Parmi eux de tout jeunes bacheliers, cultivés, des accidentés sociaux. Chaque cas pose un problème individuel. Ce qui nous intéresse, ce sont les possibilités ultérieures.

M. JOUBREL. — Je trouve que tu les encourages à un certain relâchement moral. En quittant ton Centre, ils doivent avoir l'illusion d'y avoir trouvé de grands copains conciliants et un repaire contre les tuiles.

M. DELIGNY. — Peut-être. Mais, entre deux maux, je choisis le moindre. Comme il m'est impossible de les connaître à l'arrivée, je ne veux pas créer de réaction.

M. JOUBREL. — Mais tu sembles les encourager. Sans être positif dans la morale, je trouve que tu pourrais avoir une autre attitude.

M. DELIGNY. — Une grosse part de rééducation morale est faite par l'acte. Si le gosse a la possibilité de gagner de l'argent, beaucoup est fait.

UN AMI DE DELIGNY. — Deligny est un passionné. Sa forme dépasse sa pensée et sa ligne de conduite. Je sais qu'il a, dans une simple attitude plus ou moins réservée, le moyen de faire comprendre à un gosse qu'il a mal fait. Il y a eu, récemment, un départ des Américains, près du Centre, et, comme d'habitude, ils laissent toujours quelque chose après eux, les gosses étaient alertés et excités à la pensée d'aller chiper quelques vêtements ou autres objets après leur départ. La nuit suivante, en effet, nos observateurs ont noté beaucoup d'absences ; et, quand les gosses sont rentrés au matin avec un pantalon, une chemise ou quelque objet sous le bas, Deligny leur a dit : « Vous n'êtes pas malins, mes gars. Vous risquiez de vous faire pincer une nouvelle fois et envoyer Dieu sait où ! — Voilà comment on procède quand on veut réussir. » Et il a téléphoné à des officiels quelconques pour leur demander d'aller récupérer les restes des Américains pour le Centre. Puis il a envoyé les gosses chercher le reste des habits. Ils étaient tout penauds ! Voilà la morale de Deligny.

X... — Et le problème de Centres d'observation pour filles ? Pensez-vous qu'on puisse y appliquer vos formules ?

M. DELIGNY. — Je crois que là le problème est très différent. Je le connais mal et ne peux en parler.

X... — Pensez-vous que d'anciens délinquants feraient de bons éducateurs ?

M. DELIGNY. — Oui, au début, j'y ai pensé. Mais je ne les accepterai qu'après trois ou quatre ans de vie libre, s'ils me rapportent un certificat de travail me prouvant qu'ils ont fait l'effort de sortir de leur période troublée. Autrement, s'ils restent au Centre sans avoir fait l'épreuve de la vie normale, je n'en veux pas. D'ailleurs ce serait bien artificiel.

UNE VIEILLE FILLE (évidemment !) — Avez-vous parmi vos garçons des condamnés pour attentats aux mœurs ? Et ne se passe-t-il pas dans votre Centre des choses... hum... répréhensibles ?

M. DELIGNY. — J'ai eu, sur 600 gosses qui me sont passés entre les mains, 6 ou 7 inculpés d'outrages à la pudeur. Je me méfie toujours de ces histoires très compliquées, très peu claires à dessein, dans les rapports desquelles on s'abrite sous une hypocrite peur des mots pour éviter les précisions. J'ai voulu parfois pousser les choses au clair par enquête profonde. C'est ainsi qu'un de mes gars avait été l'objet de la vindicte populaire pour de

toutes autres raisons et qu'on avait saisi le prétexte d'un jour où il urinait contre un arbre, pour le pincer et faire un rapport très noir. J'ai rarement eu des observations à l'intérieur du Centre correspondant, à ce sujet, aux dossiers d'entrée. Quant aux histoires intérieures de la maison, vous pensez bien qu'avec une bande de garçons de cet âge et de ce milieu, elles se produisent parfois. Je dois préciser que les éléments les plus perturbateurs, ceux qui présentent vraiment un danger pour la collectivité, parce qu'ils ne cherchent qu'à faire des prosélytes, viennent encore des maisons de rééducation. J'ai eu ces mois derniers un garçon arrivant d'une maison de redressement où la pédérasie avait été la seule distraction pendant cinq ans, et qui est arrivé à Lille très diminué physiquement par son vice, dangereux pour les plus petits qu'il poursuivait partout. J'ai ouvert l'œil et j'ai dit à quelques-uns des plus grands, à ceux qui vont le samedi soir danser dans les petits cafés de Lille : « Emmenez-le donc avec vous ! » Ils ont ri en me disant qu'il n'aimait pas les filles, que c'était inutile ; mais ils ont tout de même essayé. Un soir ils l'ont peigné, brossé, parfumé (!) et ils l'ont emmené avec eux. Ils m'ont raconté qu'au début, il était très timide ; et depuis plusieurs semaines qu'il sort ainsi chaque samedi, je vous assure qu'il a pris de l'assurance et que son attitude a changé. Il est calmé, il regarde en face, etc. Je crois que pour guérir ces choses (et c'est possible chez des enfants contaminés par des milieux pourris comme ceux des maisons de rééducation (*rires...*), mais qui ne sont pas pervers de nature), il ne faut pas recourir à des formules ni avoir peur des mots ou des actes. Je vais, je suis sûr, vous scandaliser. Mais j'observais depuis un mois un garçon présentant le même vice qu'il avait contracté, évidemment... (*rires...*). Je ne savais plus que faire pour le guérir. Un jour l'idée m'est venue de lui rapporter quelques revues, parmi lesquelles une revue, oh ! très légèrement pornographique ! La semaine après, en regardant dans son armoire individuelle, j'ai vu une photo de petite femme en slip et soutien-gorge épinglée à l'intérieur. Je me suis dit : « Il y a de l'espoir ! », et, en effet, je le suis et je vois que ce simple journal, mis apparemment par hasard sous ses yeux, est le début d'une réaction, d'une évolution.

X... — Vous arrive-t-il d'exclure ?

M. DELIGNY — Oui. Si, au bout d'un à deux mois, je constate qu'un gosse est un pervertis-

seur *actif* (pas seulement au point de vue sexuel), je ne poursuis pas une observation aux dépens des autres. Quand le médecin spécialiste de neuro-psychiâtrie l'a reconnu inéducable, je ne le garde pas.

M. JOUBREL. — J'espère que tu ne te contentes pas de l'avis d'un docteur !

M. DELIGNY — Il me dit si le gosse est un cas pathologique ou non.

UNE ÉTUDIANTE. — Peut-on réellement « éduquer » dans une société pourrie comme la nôtre ? A la sortie, la société que trouvera l'enfant ne sera pas semblable à celle de votre Centre. Suivez-vous vos gosses après leur passage ?

M. DELIGNY. — Je les suis grâce au Service Social, ou si les garçons y aident en écrivant, ou par les employeurs. Ce n'est pas toujours facile.

L'ÉTUDIANT MAIGRE QUI TIENT A SON IDÉE. — Vous dites qu'il y a deux catégories d'éducateurs, les « intellectuels » et les « sociaux ». Ne croyez-vous pas que les deux puissent être réunis dans le même homme ? Vous, vous avez bien fait vos études, et vous n'avez rien d'intellectuel au sens péjoratif du mot. Pourquoi seriez-vous seul de votre espèce ?

Deligny rit et dit qu'il a eu tant de mal à se désintoxiquer de ses 8 ans de lycée plus 4 ou 5 ans de Faculté !...

D^r SIMOIR. — Et d'ailleurs si les deux — ou plusieurs — catégories que vous envisagez comme distinctes : un éducateur-chef, type intellectuel, et plusieurs moniteurs — travaillent dans un même Centre, elles auront bien des contacts. Ainsi je comprends et admetts votre thèse.

M. DELIGNY — Le Centre, c'est l'équipe. Je maintiens mes éducateurs en les chauffant. Je les réunis deux fois par semaine. Leurs revendications sociales sont canalisées, ainsi que le travail qu'ils font. Ils n'ont pas deux vies. Ce sont en même temps des ouvriers et des militants. Voilà ce qui fait leur énergie, leur moteur. Voilà pourquoi je les recrute ainsi. Je n'ai, volontairement, pas beaucoup de contacts avec eux, indépendamment de ces réunions bi-hebdomadaires. Je veux garder une attitude parallèle à celle que j'exige d'eux, vis-à-vis des enfants, une même objectivité.

LE PRÉSIDENT DE LA SÉANCE. — Je pense que vous avez tous compris que, pour Deligny, comme pour tous, liberté n'est pas licence.

Bonsoir !